

Extrait autorisé par l'auteure

La Force du nombre

Chapitre 21

La télé et les journaux d'ici les nettoient aussi

Le mercredi 11 septembre. Un an plus tard. Jour anniversaire de l'avalanche de béton sur New York, l'américaine invulnérable. Il est près de 15 heures, et tout est calme. Les F-16, la nuit dernière, c'était pour Beit Hanoun, tout près du *checkpoint* d'Erez, à environ 10 kilomètres d'ici. Apparemment ni mort ni blessé, mais trois arrestations et, naturellement, une nuit blanche pour les villageois dans le ronron des tanks et des avions.

Dans ce pays, il y a deux *shifts* : un de jour et un de nuit. Les Palestiniens ont été chanceux dans le tirage au sort, ils ont eu le jour. Les Israéliens, eux, sont contraints de travailler la nuit, à la lumière du fanal. On les accuse souvent de bavures. C'est là ne pas reconnaître les difficiles conditions dans lesquelles ils doivent « exécuter » leurs tâches... et leurs voisins palestiniens. Quand on n'y voit rien, on n'y voit rien : y a pas faute.

Les soldats israéliens, on le comprend, n'aiment pas travailler dans l'ombre, même s'ils doivent le faire de nuit. C'est pourquoi, lorsqu'ils opèrent dans le

nord de la bande de Gaza, ils font promener leurs F-16 jusqu'au Sud, de façon à ce que tous sachent qu'ils ne sont ni fainéants ni paresseux. Ils travaillent, eux.

Certains les trouvent un peu trop tapageurs. À l'hôtel, avec l'air climatisé et le son des vagues, je dors très bien. Quoique la nuit dernière il m'a semblé que la mer était plus bruyante qu'à l'accoutumée. Je transporte tant de naïveté dans mon balluchon. Tellement que, hier, attablée pour souper avec un photographe du *New York Post* à une terrasse de bord de mer, je me suis spontanément fait la réflexion – avant qu'il ne me détrompe :

— Tiens, il va pleuvoir!

Méchant tonnerre...

— *Pauleen, that's an F-16. There, look! And over there, another one, and another, there!*

Assise bourgeoisement sur cette terrasse, j'ai été bombardée, bombardée de toute l'impuissance du monde. Les bombes de l'armée israélienne allaient tomber dans quelques secondes. Déjà les tanks israéliens étaient dans les rues, sans doute même dans les maisons, dans les cuisines. Et je ne serais que témoin auditif passif. Le lendemain matin, il n'y aurait rien dans les pages des journaux. *Le Monde*, le *New York Times* et *Le Devoir* écriraient tout au plus :

Petit contrôle de routine couronné de succès;
une maison cachait des armes, des terroristes
ainsi qu'un passage secret vers l'Égypte.

Il faut savoir que chaque maison de Gaza Strip, et ce, de Rafah en bordure de la frontière égyptienne jusqu'à Beit Hanoun quelque 100 kilomètres plus au nord, cache un couloir menant vers l'Égypte pour y passer des armes en clandestinité. C'est d'ailleurs connu et reconnu que les ingénieurs qui ont creusé le tunnel sous la Manche et, quelques années avant eux, ceux qui ont construit le tunnel du métro montréalais sous le fleuve Saint-Laurent sont venus prendre, à Gaza Strip, des leçons d'ingénierie souterraine! Le pire dans tout cela, c'est que les journalistes y croient. Ils y croient au point de l'écrire dans le journal!

Le plus triste arrive après. Le plus triste arrive toujours après les bombes. Au réveil de ces quotidiennes nuits de Seconde Grande Guerre à l'infini, les enfants prennent le chemin de l'école. Wajdi avait l'habitude de s'y rendre avec Youssef. Mais, une nuit, Youssef, qui, tous le savent, est un enfant sale des ruelles, a été « nettoyé ». Il était temps, direz-vous. On n'a pas idée d'avancer dans la vie jusqu'à l'âge de 7 ans en étant aussi sale. Nettoyé? Oui, oui, nettoyé. C'est comme ça qu'on dit parfois dans les médias nord-américains :

L'armée israélienne a procédé
à une opération de nettoyage
la nuit dernière à Beach Camp.

Qui pourrait en vouloir à l'armée israélienne? Ça pue tellement dans les ruelles de ce bord de mer. On n'a pas idée de faire dégénérer à ce point un bord de mer,

alors que ç'aurait pu être un si attirant complexe hôtelier, un si apolitique attrape-touristes.

Le lendemain, Wajdi a pris le chemin de l'école seul. Ce jour-là, il n'a rien appris et rien écouté de ce que le professeur disait. Il est retourné chez lui se recroqueviller dans un coin de sa maison surpeuplée pour pleurer en silence.

Dans les jours qui suivirent, toujours rien. Après une, deux, trois semaines d'inattention, les résultats scolaires se sont faits désastreux. C'est à ce moment-là que son professeur a commencé à le battre. Wajdi s'est senti soudainement moins exclu. Il venait de rejoindre les rangs de la moitié de la classe, cette moitié battue pour cause d'indiscipline et de mauvais rendements scolaires.

Save the Children Federation a décidé d'en finir avec cette violence au corps qui suit systématiquement la violence à l'âme. L'organisme s'occupe d'éduquer les éducateurs. Il leur apprend ce qu'est un traumatisme, un enfant traumatisé, un enfant qui a perdu son ami Youssef, un enfant qui a perdu son frère Iyad, un enfant qui a perdu son père Mahmoud, un enfant qui voit sa mère en pleurs depuis que sa sœur Sanabel a sauté sur une mine au retour de l'école. *Save the Children Federation* a fait un sondage auprès de Wajdi et de ses petits compagnons de classe :

— Quelle est votre plus grande préoccupation? Quel est votre plus grand rêve?

— Que les professeurs cessent de nous battre. Après, on pensera aux Israéliens, mais, pour tout de suite, le plus urgent, c'est que les professeurs cessent de nous battre.

Après leur « camp de réforme », les professeurs qui acceptent de prendre part au programme de redressement de l'organisme *Save the Children Federation* se font demander par les responsables du projet :

— Combien d'élèves as-tu battus cette semaine?

La douce Faiqa a répondu, fière, qu'elle n'en avait battu aucun dans la classe de Wajdi, cette semaine-là.

Un an plus tard, Wajdi est toujours inconsolable de la perte de son ami Youssef, mais, au moins, il ne souffre que dans l'âme, son corps est désormais intact. Et ses yeux ont enfin le droit de quitter le tableau en avant de la classe et de se diriger vers la fenêtre, dans les nuages, là où s'amuse, libre, son ami Youssef.

Fin de l'extrait